

La poésie scientifique du XIX^e siècle : oppositions et réconciliations avec la religion

Caroline De Mulder

Au XIX^e siècle, la science alimente de nombreux débats et, de manière corrélative, la poésie scientifique est loin d'être neutre. En particulier, la question de la religion et de Dieu revient sous presque toutes les plumes. Traditionnellement, religion et science font mauvais ménage dans les esprits. C'est au point que Jacqueline Lalouette, qui a étudié l'anticléricalisme au XIX^e siècle, parle de « sciences de combat »¹ : science des religions, sciences de la terre et sciences de la vie sont avancées pour démontrer l'inexistence de Dieu. L'examen du corpus Euterpe (1792-1939) révèle plusieurs positions relativement à la question religieuse ; comme on s'en doute, bon nombre d'auteurs opposent science et religion. Il est intéressant de confronter leurs arguments à ceux des poètes qui essaient au contraire de les réconcilier. L'un des problèmes que pose d'entrée de jeu l'étude d'un corpus temporellement aussi vaste est que les textes appartiennent parfois à des époques éloignées, tout en proposant des idées semblables. Dès lors, le classement proposé suivra, thématiquement, les grandes idées, tout en essayant de tenir compte de l'idéologie des poètes examinés, souvent obscurs et parfois peu productifs.

Oppositions

Que les poètes abordant des questions scientifiques prennent parti pour la religion ou au contraire pour la science, les positions d'opposition sont sans doute les plus attendues. De manière générale, comme l'a écrit Hyppolite Taine dans les *Origines de la France contemporaine*, qu'il fait paraître en plusieurs volumes entre 1875 et 1894, deux tableaux du monde coexistent et s'opposent depuis les Lumières. Et à mesure que le siècle avance, le « tableau de l'univers physique et moral » et celui que représente l'Église catholique – « peints, l'un par la foi, et l'autre par la science »² – deviennent de plus en plus

¹ Lalouette, Jacqueline, *La République anticléricale (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Seuil, 2002, p. 245 sqq.

² Taine, Hyppolyte, *Origines de la France contemporaine*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1986, p. 683-685.

dissemblables. Aussi les frictions entre les défenseurs de l'un et de l'autre apparaissent-elles inévitables.

La religion contre la science

Certains poèmes s'attaquent de manière violente à la science en amalgamant la science et un matérialisme diabolisé. Ainsi, dans sa virulente *Satire contre les astronomes* (1803), l'ancien révolutionnaire Louis-Sébastien Mercier oppose à la science l'âme, l'esprit, la divinité, en d'autres termes tout ce qui touche au domaine spirituel³. Dans *Les Horloges philosophes ou le matérialisme dévoilé* (1842), Alphonsine Théolinde Cotte assimile le matérialisme scientifique à l'athéisme, tous deux néfastes à l'humanité⁴ ; dans la seconde partie de son poème, elle énumère les crimes des médecins matérialistes en les opposant aux vertus des médecins déistes.

Une manière plus douce de s'opposer aux sciences est d'insister sur les limites de la connaissance ou, plus activement, de décourager toute investigation approfondie. Antoine-François Bonvalot écrit dans *La Nature* (1836) : « Adore l'Éternel et ne le sonde pas ! »⁵. Dans *Les Mystères de Flore* (1860) d'Alfred-Etienne Leconte, qui s'adresse au « Dieu de l'univers », l'homme est encouragé à conquérir « les secrets de la création », mais dans certaines limites seulement : « Ne montons pas trop haut, il faudrait redescendre. / L'esprit doit se borner à ce qu'il peut comprendre ». Et, d'ailleurs, « Les lois de l'infini nous sont inaccessibles »⁶. Joseph Manin, dans *L'Infini* (1898), exhorte à cesser « d'interroger les grands sphynx lumineux » : « Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le Livre / [...] Car Dieu veut qu'on l'adore, et non pas qu'on le scrute ». C'est Dieu lui-même qui aurait déclaré

[...] que quiconque oserait
De ces globes errants faire un observatoire
Pour sonder l'Infini, sous le poids de la gloire,
Resterait accablé, sans savoir le secret⁷.

La religion apparaît dans ces poèmes comme une invitation à ne pas étudier la nature ou, du moins, à borner ses connaissances pour mieux accéder à Dieu.

³ Mercier, Louis-Sébastien, *Satires contre les astronomes*, Paris, Terrelongue, 1803.

⁴ Cotte, Alphonsine Théolinde, *Les Horloges philosophiques, ou le matérialisme dévoilé*, Paris, Librairie classique de Madame Nyon, 1842.

⁵ Bonvalot, Antoine-François, *La Nature*, Paris, Paulin/Delaunay, 1836, p. 37.

⁶ Leconte, Alfred-Étienne, *Les Mystères de Flore (suite)*, Issoudun, Typ. et lith. Cayer et c^{ie}, 1860, p. 5.

⁷ Manin, Joseph, *La Cosmographie de l'esprit (paradoxe philosophico-astronomique), suivi de À travers l'infini, poème scientifique (fragment)*, Paris, Bibliothèque des Modernes, 1898, p. 135.

La science contre la religion

À l'inverse, la poésie scientifique peut s'opposer avec force à la religion, lorsqu'elle s'en prend au « néant de la métaphysique » ou qu'elle se proclame ouvertement athée. Les tentatives de convaincre le peuple de renoncer aux « superstitions » et à la foi en faveur de la raison et de la science se multiplient au cours du siècle, en particulier à la faveur du développement de la Libre Pensée à partir des dernières années du Second Empire. Illustrant cet esprit sans se rattacher explicitement au mouvement, la première partie de *La Satire du siècle* (1868) de Louise Colet est intitulée « Paris matière » et, évoquant l'histoire des religions, elle célèbre le triomphe de la science sur Dieu :

Scrute avec moi tous les décombres
Où l'homme prétend se rasseoir ;
Les dogmes morts, tels que des ombres,
L'attirent pour le décevoir.

Mais la science hardie et rude
A broyé d'un pas triomphant
Tout culte et toute servitude
Où s'enchevêtra l'homme enfant. [...]

Se dilatant comme la flamme
D'un inextinguible volcan,
La science arrache les âmes
Au fantôme du Vatican⁸.

De la même manière, *L'Âme universelle* laisse entendre que la science et le doute ont tué les dieux. L'ambition pédagogique voire moralisatrice de Louise Colet, qui dédicace le poème à la jeunesse des écoles, est explicite⁹.

On peut aller jusqu'à souhaiter que la science se substitue à la religion. Le scientifique est en effet susceptible de prendre une envergure religieuse : par exemple, des figures comme Pasteur ou encore Livingstone¹⁰, fréquemment décrit en sa qualité de missionnaire, se prêtent bien à la « sanctification ». Une tendance qu'on retrouve jusqu'au XX^e siècle : ainsi, en 1925, dans *l'Hymne à la science* de Georges Renard, qui énumère les « martyrs » scientifiques¹¹.

⁸ Colet, Louise, *La Satire du siècle. I. Paris matière. II. La Voix du Tibre*, Paris, Hurtau, 1868, p. 41.

⁹ « Scrutons tout, pour tout percevoir / Brisons les voiles de l'enfance ; / Le mal est fils de l'ignorance, / L'être moral a pour devoir / D'aller jusqu'au fond du savoir (*Ibid.*, p. 62).

¹⁰ En témoignent les poèmes qui lui sont consacrés à l'occasion du concours de l'Académie française en 1875.

¹¹ Renard, Georges, *La Nature et l'humanité*, Paris, PUF, 1925.

Sciences de combat

Dans les exemples ci-dessus, religion et science s'opposent de manière frontale et pour ainsi dire générale. D'autres poèmes, en revanche, réfléchissent à la question religieuse à partir de disciplines bien précises. On pense évidemment aux sciences de la terre et de la vie ; l'évolution de l'homme et la place qu'il occupe sur terre sont des sujets polémiques, et toute une série de poèmes scientifiques s'essayaient justement à décrire la création de l'homme et de la planète – moment-clef, fondateur d'un point de vue à la fois idéologique et religieux. Les positions peuvent être tranchées. Certains comme Lemerrier – qui fut un partisan « modéré » de la Révolution et l'auteur notamment d'un *Discours de la Nature* sur l'équilibre universel (1806) – insistent sur la création du monde par Dieu, « cause première »¹². D'autres comme A. Pages semblent la réfuter : au début de son *Éternité du monde* (1838), il s'attache en effet à démontrer que le monde est incréé. Il serait, selon lui, matériellement impossible qu'existe un Dieu plus grand que l'univers qui l'aurait créé¹³. Antoine-François Bonvalot dans le quatrième *Chant de La Nature* (1836)¹⁴, distingue très nettement les règnes animal et humain, comme le fera vingt ans plus tard, Jacques Fernand dans *Les Deux Règnes* (1856), criblé de références bibliques¹⁵. À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, ce type de distinction peut être une manière de s'opposer, indirectement, aux théories de l'évolution. Très direct quant à lui, A. d'Acébla célèbre le gorille dans une de ses *Impiétés* de 1878 : « Gorille, ô mon ancêtre ! ô père des humains ! / Je t'adore animal ! malgré tes quatre mains, / Malgré ta peau velue et ton crâne et ta force »¹⁶. De même, Jean Richepin dans *La Mer* (1886) défend longuement la théorie de l'évolution contre la Genèse biblique :

Partis des atomes infimes
Pour gravir jusqu'à ces hauteurs,
C'est donc nous-mêmes qui nous fîmes,
Et nous sommes nos créateurs !¹⁷

¹² Lemerrier, Népomucène-Louis, *Discours de la Nature sur l'équilibre universel et autres fragmens*, Paris, Imprimerie de Brasseur aîné, 1806, p. 10.

¹³ Pages, A., *Éternité du monde. Poème en six chants*, Paris, se trouve chez : MM. Pilout et Cie, Libraires / Garnier, Libraire / Leteinturier, libraire / France / Paul, éditeur / Et chez les principaux Libraires, 1838, premier chant.

¹⁴ « De ce monstre stupide à Socrate, à Newton, / Je vois le même espace et la même distance / Que de la fange impure à la divine essence ! / L'homme, l'homme en effet, du monarque des cieux / N'a-t-il pas obtenu, partage précieux, / Cet immortel flambeau de lumières fécondes, / Qui l'élèvent au rang du créateur des mondes? » (Bonvalot, *op. cit.*, p. 64)

¹⁵ Fernand, Jacques, *Le Règne humain. Poème. II. Les Deux Règnes*, Bruxelles : Impr. de J.J. Jorez, 1855.

¹⁶ Acébla, A. d', *Les Impiétés*. Paris, A. Ghio, 1878, p. 90.

¹⁷ Richepin, Jean, *La Mer*, Paris, Les Maritimes/Voiles-Gallimard, 1980, p. 334. L'édition originale date de 1886.

Quand l'homme remplace Dieu

Un certain nombre de poèmes scientifiques et surtout de poèmes industriels décrivent le triomphe des hommes sur les dieux, voire la déification de l'homme. C'est très souvent le cas dans la poésie industrielle, qui naît après 1830. Dans celle-ci paraissent de nombreux savants qui « recréent » l'œuvre de Dieu et donc le remplacent, voire le dominant. Pour ne citer qu'un exemple, dans *Marseille et Suez* (1858) de Barthelemy, l'homme « s'apprête à repétrir le globe, / À changer, en s'ouvrant, ce que Dieu lui ferma, / Deux isthmes, deux détroits : Suez et Panama »¹⁸.

En particulier dans la deuxième moitié du siècle, sous l'influence de la Libre Pensée, cette déification de l'homme va le plus souvent de pair avec l'athéisme. Ainsi, chez Marc Bonnefoy, libre penseur déclaré, dans *La Bonne Mère nature* (1896) (« je le proclame maître et seigneur de la terre »¹⁹). C'est à la faveur de cette déification qu'apparaît la figure prométhéenne, qui déjà selon Eschyle et Platon pourvoit l'humanité des bienfaits des techniques et de la civilisation²⁰. Dans *Le XIX^e siècle* de Victor Haraucourt, en 1901, Prométhée entraîne le sujet lyrique dans un voyage à travers l'espace et le temps. Face à la Nature incarnée par les Dieux, l'homme apparaît faible et persécuté dans la première partie du poème. Dans la seconde, « La lutte », il commence à se rendre maître des éléments, mais dévaste la terre par ses guerres – tandis que Prométhée triomphe de Zeus. Enfin, dans « La Victoire », dernière partie, l'homme divinisé prend possession du monde :

L'homme est dieu ! ramassant les chaînes du passé,
Il descend de l'azur où son pas cadencé
Se rythme au choc des fers qui battent son échine.
« O siècle tard venu, c'est toi que j'appelais !
Je t'apporte et voici mes chaînes : forge-les !
Fais-en le Rail et la Machine ! »²¹.

¹⁸ Barthelémy, Auguste-Marseille, *Marseille et Suez*, Marseille, chez Camon frères, 1858, p. 7.

¹⁹ Bonnefoy, Marc, *La Bonne Mère Nature*, Paris, A. Lemerre, 1896, p. 161.

²⁰ Notons cependant que la figure prométhéenne peut apparaître dans des poèmes scientifiques d'esprit religieux, comme par exemple dans *Les Progrès de l'esprit humain* (1840) de Philippe Benoît, où Prométhée prend les traits de Vaucanson ; celui-ci « annonce le siècle des machines qui travailleront pour l'homme » (*Les Progrès de l'esprit humain*, Lyon, Imprimerie de Léon Boitel, 1840, p. 45). Elle est centrale aussi dans *Les Conquêtes de l'homme sur la nature* (1806) de Le Brun, moins athée que déiste, qui met en parallèle l'époque où l'homme était dominé par la nature et celle où la domination s'est inversée. Il aurait embelli la Terre, avant lui sauvage et habitée par des « monstres » : « Les bois avaient conquis la terre, / Leurs monstres nous faisaient la guerre, / Et le Roi du monde a rampé ; / Mais au caillou qui la recèle / Il ravit l'heureuse étincelle / Qui lui rend ce globe usurpé » (Le Brun, Ponce-Denis Écouchard, *Les Conquêtes de l'homme sur la nature. Ode en trente-six strophes*, Paris, Chez Guyon, Maisson et Gervais, 1806, p. 6).

²¹ Haraucourt, Victor, *Le XIX^e siècle*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1901, p. 27.

Par un jeu de métaphores très parnassiennes, Haraucourt montre de quelle manière l'homme domine à la fois la Nature et les Dieux :

J'enferme en des flacons Athéné, qui m'éclaire ;
Hadès, où je descends, m'a livré son trésor,
Et le resplendissant Hélios pour me plaire,
Burine mon image avec ses flèches d'or²².

Les vers qui suivent énumèrent les différents pouvoirs de l'homme sur les éléments. La terre ainsi assujettie apparaît « étroite » et couverte d'un « réseau multiple aux artères d'acier »²³. Le poème se termine sur une traditionnelle évocation de la paix universelle amenée par l'industrie et la technique.

Malgré des finales évoquant très souvent la paix et l'humanité unifiée, la domination de l'homme sur la nature – et sur les dieux – peut se manifester à travers les métaphores du soldat, du conquérant, du dompteur. Finales et métaphores se retrouvent jusqu'au cœur du XX^e siècle. Dans *La Nature et l'Humanité* (1925) de Georges Renard, la science, désignée comme un chasseur et un soldat, engage la poésie à célébrer les hommes de science, qui apparaissent en « guerriers », « lutteurs », « vainqueurs du vieux Protée », aux bras triomphants desquels la nature se voit forcée de céder²⁴. Dans *l'Hymne à la science* du même auteur, la science est comparée à un « soldat » qui monte « à l'assaut »²⁵, engagé dans un combat non seulement contre les superstitions, mais aussi contre la terre – car il s'agit d'augmenter « sans répit le trésor amassé » à ses dépens.

Réconciliations

Malgré la traditionnelle opposition au XIX^e siècle entre sciences et religion, nombre de poèmes s'efforcent de concilier les deux, et cela tout au long du siècle. C'est le plus souvent dans la première partie, parfois dans les premiers vers du poème ou encore dans une préface et avant de passer à des descriptions plus savantes, que les poètes commencent par protester de leur bonne foi et de leur foi, en soulignant leur respect pour la religion. Les poètes scientifiques sont donc très nombreux à montrer patte blanche, avant d'entrer dans le vif du sujet, ce qui tend déjà à indiquer que celui-ci est brûlant et controversé. Les poèmes qui présentent ce type d'entrée en matière se

²² *Ibid.*, p. 30.

²³ *Ibid.*, p. 31 et 33.

²⁴ Renard, Georges, *La Nature et l'humanité*, Paris, PUF, 1925, p. 16-17.

²⁵ *Ibid.*, p. 24.

terminent, le plus souvent, sur une série de vers à la gloire du Créateur et parfois de l'Humanité. Dès 1800, dans *Les Divers périodes des sciences, des lettres et des arts*, Gaspard-Bonaventure-Thimothée Ferry présente, après avoir chanté Newton, une finale exemplaire qui a le mérite d'être brève : « Nature qui partout annonces sa grandeur, / En proclamant tes lois, j'honore ton Auteur²⁶ ». Dieu étant l'auteur de la nature, l'étudier reviendrait donc à le glorifier.

Dieu, cause première

La manière la plus simple de concilier science et religion consiste à affirmer que Dieu est la « cause première » de l'univers, le principe organisateur de celui-ci, quelle que soit d'ailleurs la manière dont il s'organise et dont on l'étudie. Dans le *Discours de la Nature* (1806) de Lemerrier, la loi qui organise les corps relève de la science et celle qui organise les esprits de Dieu. Mais en définitive c'est le « divin ascendant » qui « gouverne les esprits comme il régit les corps ». Une note finale en prose précise que « l'examen des derniers effets remonte jusqu'à la cause première qui est DIEU »²⁷. Pour Anne Bignan, dans son *Epître à Cuvier* (1835), chaque page du savant plaide pour l'existence de Dieu qui a donné « aux être créés leur principe et leur fin »²⁸. Roux de Rochelle se demande en 1845 dans un chant sur l'optique et le daguerréotype, si l'homme, dont le devoir est d'obéir au « Très-Haut », pourrait oublier « qu'une cause première / A seule organisé l'insensible matière »²⁹. Même idée chez Pierre-Adolphe Piorry dans *Dieu, l'âme, la nature*³⁰ (1854) ou chez Adrien Aliez qui, dans *Les Mondes* (1854), vante l'« admirable plan d'une sagesse insigne »³¹ dont Dieu est l'auteur. Dans *La Création du globe terrestre* (1860), Edmond Emerich adopte un ton scientifique, mais l'apparition de l'homme semble cependant magique : « le couple dont sortit la race caucasique » « surgit tout formé d'une souche

²⁶ Ferry, Gaspard-Bonaventure-Thimothée, *Les Divers périodes des sciences, des lettres et des arts. Ode*, Paris, Belin, 1800, p. 8.

²⁷ Lemerrier, Népomucène-Louis, *Discours de la Nature sur l'équilibre universel et autres fragmens*, Paris, Imprimerie de Brasseur aîné, 1806, p. 10.

²⁸ Bignan, Anne, *Epître à Cuvier*, Paris, Imprimerie de P. Baudouin, 1835, p. 2.

²⁹ Roux de Rochelle, *Poèmes et mélanges littéraires*, Paris, Firmin frères, 1845, p. 121.

³⁰ « Les grands faits de géologie et d'histoire naturelle que la science a fait connaître ont plus tard conduit l'auteur à donner le coloris de la poésie aux résultats des grands travaux de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, des géologues et des anatomistes modernes. Plus l'auteur réfléchissait sur ces grandes choses, plus sa croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme devenait profonde. » L'auteur se propose de « présenter sous une forme poétique quelques-unes des raisons qui paraissent mettre au-dessus de toute contestation l'existence, soit de Dieu, soit du principe organisateur sous l'influence duquel la matière s'organise et prend les formes végétales ou animales » (Piorry, Pierre-Adolphe, *Dieu, l'âme, la nature*, Paris, J.-B. Baillièrre, 1854, p. viii)

³¹ Aliez, Adrien, *Les Mondes*, in : *Recueil de l'académie des jeux floraux*, Toulouse, Jean-Matthieu Douladoure, 1854, p. 28.

mystique »³² : pour être étudiée, la création n'en est pas moins d'origine évidemment divine. Cet argument permet de désamorcer le caractère potentiellement antireligieux de quelque science que ce soit : dans *Hommes et singes, poésies* (1889) – titre pourtant suspect d'un point de vue religieux – de Raoul La Grasserie, l'ovule prend la parole et laisse entendre que « c'est Dieu qui [le] mit avec mystère / ... Au plus profond de l'ovaire »³³. On retrouve l'idée bien ultérieurement, en 1938 chez Maurice Klippel, dans *L'Homme et la nature* – par exemple :

Trouver des Dieux, ou Dieu, c'est conclure à la cause
En voyant les effets. La plus petite chose
Et la plus effrayante ont un dieu dans leur fond :
Atomes et soleils par lui tournent en rond.
Ainsi l'esprit humain devant toute puissance
D'une cause invisible affirma la présence³⁴.

Émerveillement

Pour certains poètes, selon un topos d'apologétique volontiers repris, l'émerveillement, l'admiration des phénomènes naturels étudiés inspire ou renforce la foi. L'idée n'est pas neuve, loin s'en faut ; et parmi les écrivains célèbres qui l'ont avancée, on compte Pascal et les « deux infinis », ou Bernardin de Saint-Pierre. Rien d'étonnant à ce que l'on retrouve cet « émerveillement » religieux dans la poésie scientifique. Ainsi, pour le Dr. Alexandre Delaine, l'univers lui-même – et sa splendeur – révèlent Dieu dans son *Hommage lyrique aux sciences naturelles* (1847)³⁵. Piorry, dans la préface de *Dieu, l'âme, la nature* (1854), laisse entendre que « plus l'auteur réfléchissait sur ces grandes choses (à savoir les grands faits de géologie et d'histoire naturelle), plus sa croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme devenait profonde »³⁶. On pourrait multiplier les exemples.

Socialisme utopique

Les poèmes marqués par le socialisme utopique forment une catégorie à part. Ainsi, P.-Pierre Moïana dans ses *Harmonies éternelles* (1847) aborde des

³² Emerich, Edmond, *La Création du globe terrestre. Poème géologique*, Strasbourg, Imprimerie de veuve Berger-Levrault, 1860, p. 14.

³³ La Grasserie, Raoul de, *Hommes et singes, poésies*, Paris, Léon Vanier, 1889, p. 154.

³⁴ Klippel, Maurice, *L'Homme et la nature*, Paris, Librairie J. Vrin, 1938, t. 2, p. 90.

³⁵ Delaine, Alexandre, *Hommage lyrique aux sciences naturelles*, suivi de *Poésies diverses*, Troyes/Paris, Febvre/Garnier, 1847, voir en particulier *Les Productions de la terre*, p. 32.

³⁶ Piorry, *op. cit.*, p. viii.

problématiques à la fois philosophiques et religieuses (tels le Destin, Dieu, la fin du Juste), mais intègre de temps en temps des données et des termes scientifiques, par exemple dans *L'Infini* :

Seul, il apprit de Dieu quand seront refroidis
Ces astres qui, trop chauds, de sa main sont sortis,
Qu'on nomme nébuleuse, et dont, à peine encore,
Dans l'orbe du géant, se révèle l'aurore³⁷.

La récupération religieuse des « sciences de combat »

Il arrive que certaines sciences et même certaines « sciences de combat » évoquées plus haut servent de « preuves » à l'existence de Dieu – ou du moins soient décrites comme corroborant les données bibliques, notamment concernant la Création. En 1835, Anne Bignan estime que Cuvier explique l'univers, tout en confirmant la Genèse ; chaque page du savant plaiderait pour l'existence de Dieu³⁸. À son sens, non seulement la paléontologie, mais aussi l'astronomie, apparaissent parfaitement compatibles avec la religion catholique. Il se demande encore dans son *Essai sur l'influence morale de la poésie* (1838) si « l'étude des merveilles de l'univers n'est [...] pas encore plus susceptible de hautes et pieuses méditations ? L'astronomie, par exemple... »³⁹. Dans *Le Premier puits artésien dans le Sahara* (1861) de Jean-Baptiste Lesguillon, la science permet de comprendre les données bibliques : on y lit qu'elle a « Du livre des sept jours déchiffré les feuillets »⁴⁰. Pour Ernest Cotty dans ses *Antediluviana* (1876), la géologie confirme les Saintes Écritures, et il clôture son poème sur une action de grâce⁴¹. Dans *La Poésie de la science* (1879) de Henri Thiers, c'est même une figure de géologue qui explique la genèse du monde en six jours⁴².

Le transformisme et la théorie de l'évolution eux-mêmes n'excluent pas toujours la religion⁴³. Il ne faut pas oublier qu'en France, c'est la traductrice Clémence Royer elle-même qui par sa préface ajouta une dimension antireligieuse à l'œuvre de Darwin, ce qui le mécontenta beaucoup. Malgré

³⁷ Moïana, P.-Pierre, *Les Harmonies éternelles*, Paris, E. Plon et c^{ie}, 1874, p. 43.

³⁸ « Cuvier ! l'amas confus d'une aveugle matière / N'a point seul enfanté le vie et la lumière ; / Tout effet a sa cause ; un artisan divin / Donne aux êtres créés leur principe et leur fin, / Et nos yeux qu'éblouit son magnifique ouvrage, / Lisent son nom sublime écrit à chaque page / De ce livre éternel dont la sphère des cieux / Déroule en lettres d'or l'alphabet radieux. » (Bignan, *op. cit.*, p. 2.)

³⁹ Bignan, Anne, *Essai sur l'influence morale de la poésie*, Paris, Delaunay, 1838, p. 261.

⁴⁰ Lesguillon, Jean-Baptiste, *Le Premier Puits artésien dans le Sahara* in *Couronnes académiques*, Paris, Arnauld de Vresse, 1861, p. 31.

⁴¹ Cotty, E., *Antediluviana. Poème géologique*, Bourg, Imprimerie Comte-Milliet, 1876.

⁴² Thiers, Henri, *La Poésie de la science au XIX^e siècle*, Lyon, Imprimerie du Salut public, 1879.

⁴³ Voir au sujet de la teneur polémique de l'anthropologie Claude Blanckaert, *Les Politiques de l'anthropologie. Discours pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001.

cette spécificité française, certains poètes croyants se sont appropriés les théories évolutionnistes dans leurs poèmes. Ainsi, *L'Épopée des âges* de Jean Chamard, écrite dans les années 1870 à 1890, où est volontiers évoqué « le principe divin »⁴⁴ et dont le dernier chapitre de la dernière partie devait s'intituler « Dieu », n'en évoque pas moins les origines simiesques du « vieux couple ancestral » :

L'heure approche ! Bientôt, peut-être dès demain,
Le vieux couple ancestral enfin va m'apparaître !
Le cercle est parcouru : c'est à son tour de naître.
Déjà sous ce berceau fleuri des camphriers,
Là-bas près du platane et près des verts lauriers,
L'homme des bois, l'orang-outang, le quadrumane,
Un bâton dans la main, est debout. – Un organe
Lui manque cependant pour atteindre aux sommets
De l'Être, c'est la voix – et la parole ; mais
Ce magique pouvoir d'énoncer la pensée,
Quand l'aura-t-il ?⁴⁵

Et dans *La Genèse universelle* (1890) de Jules de Strada, on lit que « l'évolution s'avance continue, / Part des cieux, y revient, toujours par Dieu tenue »⁴⁶.

Maître de la Création

Dans la poésie scientifique athée, l'homme se rend maître de la nature contre Dieu ou contre les dieux, au sens prométhéen du terme. Dans la poésie scientifique « croyante », il apparaît aussi en maître, mais cette fois de par la volonté divine. Selon la Bible, Dieu a en effet confié la terre à l'homme qui, à son image et sur son ordre, se soumet celle-ci. C'est en particulier le cas dans les poèmes célébrant l'industrie. S'il existe bien sûr des poèmes industriels purement matérialistes⁴⁷, l'inspiration catholique sert en effet fréquemment de justification à la domination de la nature par l'homme. Dans cette perspective, le récit de la Création revient volontiers, en particulier l'épisode où Dieu ordonne à l'homme de dominer l'univers.

Dans *Les Progrès de l'esprit humain* (1840) de Ph. Benoît, le Créateur affirme son pouvoir, mais après avoir « assembl[é] les éléments », leur avoir dit : « Soyez la terre ! » (« Et la terre en silence, / S'abaissant sous le pied de

⁴⁴ Chamard, Jean, *L'Épopée des âges. Les Origines, poèmes. Poésies diverses*, Paris, L. Rodstein, 1947, p. 104.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁶ Strada, Jules de, *L'Épopée humaine. La Genèse universelle*, Paris, Maurice Dreyfous, 1890, p. 212.

⁴⁷ À titre d'exemple, *La Découverte du charbon dans le Hainaut français* de Lequenne Cousin de 1843.

Dieu / Roul[e] dans son orbite immense »), il délègue ce pouvoir à l'homme : « Que tout être créé soit soumis à ta loi. / Lève, lève ton front de roi ! / Marche à la conquête du monde ». Tout comme Dieu, Franklin s'adresse aux éléments pour les dompter :

Franklin parle : à sa voix, ô prodige! la foudre
Soudain cède à sa volonté ;
Les sources même du tonnerre
Glissant sur la tige légère
Qui les attire et les conduit
S'écoulent des cieus sur la terre,
Mystérieuses et sans bruit⁴⁸.

Toute une série de savants sont ensuite décrits et la dernière strophe présente une vision de l'univers pacifié, géré par l'homme, conformément à la loi divine (« Une famille immense, un langage, une foi, / Une loi sainte et fraternelle ! »⁴⁹).

L'idée selon laquelle Dieu lui-même a ordonné à l'homme de dominer l'univers se retrouve jusqu'à la fin du siècle. En 1899, par exemple, François Jalette écrit une *Exposition universelle* dans laquelle l'homme pareillement se soumet la terre : « L'immensité lui crie : "Arrête !" / - "Non, dit-il, j'obéis à Dieu !" »⁵⁰.

On remarque que malgré le vocabulaire guerrier décrivant la conquête de la nature, la fin des poèmes industriels est traditionnellement pacifique. Tout comme les poèmes scientifiques « athées », ils se terminent volontiers sur une évocation à la paix universelle, mais il s'agit cette fois d'une paix chrétienne : par exemple, « la sainte paix, la paix chrétienne »⁵¹ selon *L'Exposition universelle* (1855) de Joseph Méry⁵².

Il faut enfin ajouter qu'on peut encore n'être ni dans l'opposition ni dans la réconciliation, mais dans l'hésitation entre science et religion. Une hésitation qui semble être presque un déchirement chez l'un des poètes scientifiques les

⁴⁸ Benoît, Philippe, *Le Progrès de l'esprit humain*, Lyon, Léon Boitel, 1840, p. 7. Dans le même poème, Dieu offre à l'homme « le don de la pensée » et lui recommande de s'adonner à des activités liées aux sciences – ainsi de « mesurer le temps et l'espace » (*ibid.*, p. 6).

⁴⁹ *Ibid.*, p. 72.

⁵⁰ Jalette, François, *L'Exposition universelle de 1900. Poésie*, Paris, Imprimerie Ch. Ronsin, 1899, p. 3.

⁵¹ Méry, Joseph, *L'Exposition universelle. Poème lu à la soirée d'inauguration du Cercle de l'Exposition Universelle, Hôtel d'Osmond, le 19 mai 1855*, Paris, Imprimerie centrale de Napoléon Chaix et c^{ie}, 1855, p. 9.

⁵² En fait, les conclusions pacifiques se retrouvent uniformément, quelles que soient les convictions spirituelles des poètes : athées, déistes, catholiques ou encore maçonniques, comme celles d'Évariste Carrance qui dans *Le Progrès* (1878) qui célèbre « la paix, cette splendeur sereine et magnifique » : Les savants sont venus dérober à la terre / Les secrets enfermés dans ses flancs généreux ; / Ils ont fait un captif du foudroyant tonnerre, / Ils nous ont raconté les merveilles des cieus. / Et plus tard, le Progrès, ce lutteur pacifique, / Viendra pour imposer la plus douce des lois : / La paix, cette splendeur sereine et magnifique, / Qui nous dérobe encor la douceur de sa voix » (Carrance, Évariste, *Le Progrès. Aux Poètes du XX^e Concours poétique*, Agen, Lenthéric, 1878, p. 2.)

moins oubliés, Sully Prudhomme ; *La Justice* (1878), propose un dialogue entre une « Voix » et un « Chercheur », qui laisse entendre dès le Premier Chant : « En moi-même se livre un combat sans vainqueur / Entre la foi sans preuve et la raison sans charme »⁵³. Dans son discours de réception du 28 janvier 1909, Henri Poincaré évoque cette « lutte intérieure » pleine d'angoisse du poète et « ce dialogue tragique entre le cœur qui dit : "Je crois et j'espère", et l'intelligence qui répond : "Prouve" »⁵⁴.

Conclusion

Les poètes qui au XIX^e siècle évoquent des questions scientifiques peuvent attaquer sur une diversité de tons la religion ou, au contraire, la science ; de quelque bord qu'ils soient, les arguments qu'ils avancent n'en sont pas moins souvent les mêmes, confinant souvent au topos et au lieu commun. Accusations de matérialisme et exhortation à limiter l'étude pour les uns, invalidation des écrits bibliques par les sciences et triomphe de l'humanité sur Dieu pour les autres. C'est en particulier dans la deuxième partie du siècle qu'une poésie scientifique hostile à la religion semble s'épanouir, à la faveur du développement du mouvement libre penseur.

Il serait intéressant, après ce débroussaillage, d'envisager des distinctions plus précises entre les époques et les familles d'esprit, peut-être aussi de s'interroger sur le rôle de la maçonnerie qui, dans son essor, a abordé la question de la réconciliation de Dieu et de la science. À côté des poèmes opposant science et foi, on reste en effet étonné de la permanence, tout au long du siècle, d'une attitude de réconciliation entre les deux, que cela soit dans la poésie scientifique à proprement parler ou dans la poésie industrielle après 1830 : en avançant notamment que les découvertes scientifiques n'empêchent pas que Dieu soit à l'origine de la Création – ou encore que ces découvertes augmentent l'émerveillement religieux qu'inspirent déjà les phénomènes naturels. Ces propos n'opèrent pas seulement une réconciliation entre science et foi, mais aussi entre les hommes et les dieux, entre les hommes en général, entre les peuples : en témoignent les fins stéréotypées qui chantent la paix universelle, l'harmonie inspirée par Dieu et les idéaux humanitaires. Pour ces poètes, le progrès scientifique et/ou matériel coïncide avec le progrès spirituel – Dieu étant à l'origine des deux. La connaissance ou encore l'exploitation de la nature par l'homme ne peut dès lors qu'aboutir à une morale plus grande.

⁵³ Sully Prudhomme, *La Justice, poème*, Paris, A. Lemerre, 1878, p. 18.

⁵⁴ Discours de réception de Henri Poincaré du 28 janvier 1909, site de l'Académie française.

Enfin, les opposants et les défenseurs de la religion semblent bien souvent utiliser les mêmes arguments – en les inversant. Ne pourrait-on parler d'une récupération par les poètes scientifiques « croyants » des principaux arguments avancés par les poètes scientifiques « athées » ? En effet, certaines sciences (comme la géologie) peuvent être présentées comme des preuves de la création divine et même celles qui sont utilisées avec le plus d'hostilité contre la religion (comme l'évolutionnisme) peuvent être présentées comme parfaitement compatibles avec la religion. Et si, du côté athée, l'homme – déifié – remplace avantageusement Dieu, les poètes scientifiques religieux avancent la même idée, en la modifiant : pour eux, c'est parce que Dieu l'a voulu ainsi que l'homme est le maître de la Création.

Mots clés

poésie • science • religion • Création • matérialisme • poésie industrielle

Bio-bibliographie

Membre de l'équipe *Euterpe*, Caroline De Mulder est professeur de littérature aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur. Choix de publications : *Leconte de Lisle, entre utopie et république*, Rodopi, 2005 ; *Libido sciendi. Le savant, le désir, la femme*, Seuil, 2012.

Pour citer ce texte

Caroline De Mulder, « La poésie scientifique du XIX^e siècle : oppositions et réconciliations avec la religion », in Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens (éd.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique mis en ligne en janvier 2014 sur le site [Épistémocritique](http://www.epistemocritique.org), www.epistemocritique.org, p. 325-337.